

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Jacinto-Luis Guereña

Volume 22, numéro 6 (132), novembre–décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29922ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guereña, J.-L. (1980). Poèmes. *Liberté*, 22(6), 35–40.

Poèmes

JACINTO-LUIS GUEREÑA*

DES FRAGMENTS ET DES FRAGMENTS

I

Les couloirs éteints des regards La nuit
s'installe pour sa longue absence Songe ému
d'une clarté sans écume Les mots s'éclairent
comme des globes Luminosité des yeux apaisés
L'appel du jour L'aube habille les heures
Beauté ouverte d'un pays lointain et fleuri.

II

Rivière qui disparaît
Nuage sans réponse
L'orage survient
Oiseau qui dans ses plumes
M'emporte

Fleuve dans sa source
Mort de sa vie première

* Jacinto-Luis Guereña est d'origine espagnole, et vit en France depuis nombre d'années. Il a publié à Paris plusieurs recueils de poèmes, des anthologies, des œuvres critiques. Il prépare actuellement, pour un éditeur de Madrid, une anthologie de la poésie québécoise.

Le temps oublie sa propre mémoire
M'enveloppe dans ses ailes
M'arrache aux ongles de l'obscurité

Paysage indomptable
Ou puits des ombres
La volonté qui s'écoule
Comme la voix de toute distance

Lumière revenant à son terroir

Lèvres accueillantes

Feuillage hors de l'oubli.

CES MOTS QUI VIREVOLTENT

I
Cœur
récit des nuages

Exil
louange de la neige

Aube
à l'œil nu

Peur
la seule vastité

Mémoire
plein hiver

Arbre
magie dénoncée

Nuit
givre des quiétudes

Champ
gisement des orages

Couteau
moissons novatrices

Espoir
ouate du sang

Blessure
chapiteau sensuel

Corps
plumes du désert

Rêve
volcan d'oiseaux

Parole
nudité détruite

Temps
riche et nourrissant

Solitude
cri sans frontière

Regard
soleil brouillé

II

Beauté ferveur renonçant aux cris
les mains oublieuses du chaume

Douleur ou main ou maison
afin que chacun dise le jour insoumis

Pauvreté pays des lueurs nostalgiques
la gorge qui décide des solitudes

Chemin long sillage des regards
et aussi les mille ronces de la nuit

Forêt murmure au-delà des rêves
la falaise où les arbres s'inclinent

Profondeur mais parfois la surface
les yeux clairs comme un puits

Ruisseau le décalage des journées
Comme un passant parmi d'autres

Dimanche ou le portail des tristesses
mot transparent qui nous délivre

Automne frisson des oseraies
le sommeil habitant sur les bosquets

Richesse le petit train des souvenirs
l'effroi qui entraîne toute l'eau

Larmes la fumée du temps détruit
silence devenu méconnaissable

Lumière la rose qui prophétise
toute la saison dans son éclat

Adulte tant de mains au travail
tant de couleurs enfin songeuses

III

Les outils

durent autant que les brûlures
durent jusqu'à la nuit jusqu'aux dialogues
lecture de la journée avec un peu de chanson
avec un peu d'orage aussi le presque printemps
délirant aux vents ouverts des drapeaux

L'herbe

semblable aux vergers du plein soleil
couverte parfois de poussière mais intacte
mobile immobile éclat qui jamais ne cesse
ornement pour l'angoisse de l'enfance
et pour les enjambées du temps

Les mots

les voici offrande d'ailes pour l'exactitude
à deux jours de la fin de la belle saison
un peu en avant des espaces de la mémoire
inclus déjà dans le sang des chefs-d'œuvre
le mystère qui attend le long des regards

La fleur

délicate flambant neuf chaque année
sa robe ou les sourires de la lumière
l'émotion ou la séduction des frissons
rose pétunia jonquille oeillet
la confiance soumise devant mille coloris

Les cailloux

royaume au niveau rituel qui est la fête
tenir l'œuf dans la conque des paysages
soupeser tel ou tel nid nommé minerais
la semaille pure en flots de marbre ou argile
ou terre ou silex

Le voyage
changer de feuillage ignorer toute pépinière
le langage soudainement fier de sa fragilité
les yeux parlent comme au jardin des plantes
le corps agit comme monnaie en suspens
s'envoler langage des racines sans illusion.

INVESTIR TOUTE LA VIE

Le temps duveté de la journée
Un corps qui jubile
Contre les siècles du matin
Contre l'argile de la solitude

Le temps aux soifs assoiffées
Le réveil muré dans les mots
Un bruit qui jamais ne s'apaise
Comme le soleil du terroir

Les larmes cherchent un visage
Le riz demeure dans l'assiette
Pour la durée de la mort
Pour vivre toute la nuit

Ce qui s'épuise
L'usage et l'usure des regards

Ce qui s'effrite
Le miroir sans miroitement

Ce qui se brise
La nudité des émeutes

Ce qui s'effeuille
La lumière du chant.